

Pour ma mère

SILVIA RICCI LEMPEN*

Après la tourte nuptiale, le champagne et les dragées, les mariés ont fait leurs adieux et se sont éclipsés. Le trajet était long, surtout en ces temps sans autoroutes, de Rome à Rapallo, sur la côte ligure, première étape de leur voyage de noces. Sont-ils partis en voiture ou en train ? Ce détail m'a échappé dans le récit fait par ma mère, un jour que nous regardions de vieilles photographies, et maintenant il est trop tard pour le vérifier. Ce qui est certain, c'est qu'avant la réception elle avait enlevé sa longue robe blanche pour revêtir une tenue de voyage, un tailleur prince de Galles avec une veste cintrée et une jupe étroite au-dessous du genou. C'était le 27 décembre 1950, elle avait vingt-trois ans et dans ses yeux en amande l'ardent dévouement, et le trouble aussi, de l'amour. Elle partait pour une vie nouvelle, la vraie vie, qui allait commencer quelques heures plus tard, avec la vision de son mari en caleçon, dans une chambre d'hôtel de Rapallo.

Le passé est dense comme le mercure, il circule lentement dans nos veines, de lui il est illusoire de faire table rase. *Je n'avais qu'une aspiration, rendre papa heureux.* Quand ma mère s'est mariée, elle a arrêté de travailler et a remis sa licence universitaire avec les vieux papiers dont on n'a plus l'usage. Elle a appris à repasser impeccablement les chemises d'homme et s'est achetée, ou a reçu, un livre de cuisine où figurait le schéma d'un bœuf avec les dénominations des différentes parties de son anatomie – savoir indispensable pour réussir certaines recettes. En rangeant ses affaires après sa mort, l'été dernier, j'ai trouvé un poudrier que mon père doit lui avoir offert pour un de leurs anniversaires de mariage. Il est rond, en argent et finement incisé de motifs de volutes et de feuillages. J'essuie le petit miroir, pas nettoyé

depuis longtemps – il a gardé l'image de sa beauté sacrificielle.

Un voile de poudre, une touche de rouge à lèvres, vite appliqués avant l'arrivée des invités. Les *ossibuchi* finissent de mijoter, la table est mise avec l'argenterie bien lustrée, elle a même le temps de se vernir les ongles et de rester quelques minutes les mains en l'air, tout en jetant un coup d'œil au journal – une maîtresse de maison bourgeoise et diplômée, figure idéale des Trente Glorieuses finissantes, est quand même censée savoir de quoi on parle, si à table quelqu'un, en mangeant son *ossobuco*, lance la conversation sur l'*Ostpolitik* de Willy Brandt. Le passé mue, ses écailles changent de couleur, mais c'est pour mieux te séduire, mon enfant.

Je pense à ma mère, à sa splendeur sérieuse, à son oreille morale absolue. Vers la mi-quarantaine, après le départ des enfants, elle a eu le courage de se remettre à étudier et de prendre un poste dans l'enseignement public; elle est devenue une professeure de français à la fois structurante et inspirante, comme l'a raconté une ancienne élève quand nous avons pris congé d'elle, dans le temple laïque du cimetière historique de Rome; mais son salaire, c'étaient des pièces en chocolat, lui avait signifié le vrai gagnier de la famille: *je n'en veux rien savoir, tu t'achètes ce que tu veux avec.*

Mon père a été, trente-quatre ans durant, son aiguille du Nord, le seul arbitre du sens de sa vie. A sa mort, elle a renoué avec la musique et les livres, les voyages, les spectacles, sa liberté de libellule. C'était un peu tard, elle avait cinquante-huit ans, mais elle a été tenace dans son absence de regrets. *Non, tu te trompes, je ne me suis pas sacrifiée. C'était par amour. Je l'aimais, et il m'aimait.*

L'Eternel Féminin est un jeu de société dont le succès perdure depuis l'origine du monde, version Courbet ou version Goethe

qui, quelques décennies plus tôt, avait pris la chose par son bout céleste – *l'Eternel Féminin nous attire vers le haut* (une intéressante synthèse se trouve chez Jacques Chessex, qui voyait Dieu entre les cuisses des femmes). Il n'est pas bon que l'homme soit seul, ça a commencé avec la Genèse et ça continue sur Option Musique avec les bramelements de Johnny: *Oh, Marie, si tu savais Tout le mal que l'on me fait Oh, Marie, si je pouvais Dans tes bras nus me reposer.*

Je me souviens d'un disque 33 tours de chansons populaires américaines qu'on nous avait acheté, à mon frère et à moi, pour nous familiariser avec la langue anglaise. J'écoutais, le cœur en compote, la mâle imploration du cavalier étoilé de *High Noon*: *Do not forsake me, oh my darling, on this our wedding day... I do not know what fate awaits me, I only know I must be brave... I'm not afraid of death, but, oh, What shall I do, if you leave me?* J'appris ainsi que le verbe *to forsake* veut dire abandonner, que le *wedding day* est le jour du mariage, que *fate*, c'est le destin, et surtout que tout homme a besoin d'une femme à ses côtés pour l'admirer et le soutenir dans ses mortelles entreprises. Mais ça, je le savais déjà, depuis les comptines de l'enfance: Malbrough, s'en allant en guerre, a au moins le réconfort de se dire que Madame, guettant son retour, à sa tour monte si haut qu'elle peut monter.

Je réécoute la chanson de *High Noon* sur YouTube. J'avais oublié cette expression, *my fair-haired beauty* (peut-être parce qu'elle m'agaçait, étant, moi, noirette?) et je me dis qu'elle a dû percoler dans l'inconscient de Joël Dicker, épris comme on le sait de culture américaine, quand il a conçu le personnage de Nola. C'est l'histoire d'un écrivain tourmenté par une panne sèche d'inspiration créatrice. Entre dans sa vie une douce et blonde jeune fille, de quinze ans sa cadette et jolie comme un cœur, qui s'avérera, par la suite, disponible pour lui faire des cafés

et taper son manuscrit... Ah, ça suffit. Ça suffit.

Ca ne suffit pas, l'Eternel Féminin résiste mieux que les neiges éternelles, les gaz à effet de serre ne lui font ni chaud ni froid. Regarde, *mammotto* chérie, je vais te montrer un truc que dans ton optimisme de féministe néophyte (car tu disais l'être devenue, sur le tard) tu n'avais à coup sûr pas remarqué, pas plus que ces hordes d'égalitaristes candides réclamant la tête d'un producteur de Hollywood. Tu vois, dans le roman, il y a cette gracieuse Nola – mais à côté l'auteur a mis une mère juive rébarbative. Recto verso, c'est comme ça que ça marche. Tire une autre carte: la maman et la putain. Encore une autre: la vierge et la sorcière. Une dernière pour la route? La ménagère et la mégère. Le jeu fait un tabac depuis des millénaires, parce que les hommes par nature aiment la variété, disait un guide touristique tunisien, fâché que Bourguiba ait interdit la polygamie. J'aurais voulu sauter du car, mais il roulait trop vite.

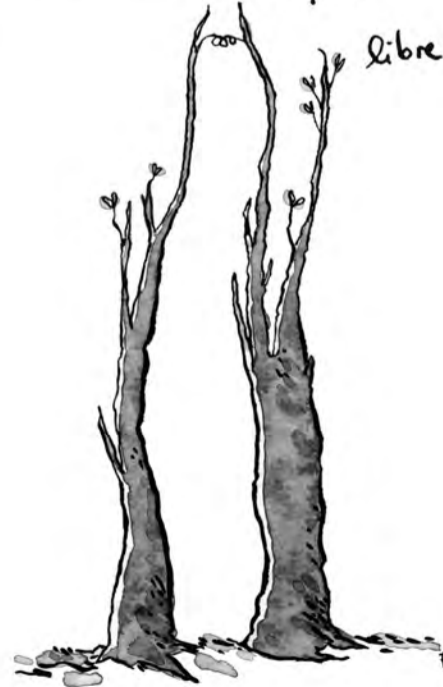
Le passé infuse dans le présent, nous barbotons dans ce jus lourd, surtout la nuit, quand les défenses cèdent, les lois, les discours limpides, chiffrés, sur l'avenir, et remontent du fond les désirs. Cela a été dit de toi, dans le cimetière du Verano, où les arbres sont aussi vieux que les tombes, et vice-versa: *elle a beaucoup aimé et a été beaucoup aimée.*

*Romancière, philosophe, journaliste, théoricienne et militante féministe, Silvia Ricci Lempen est née à Rome et s'est installée en Suisse romande dans les années 1970. A cheval entre les langues et les cultures, elle est auteure de romans et d'essais. Son prochain roman, *Les Rêves d'Anna*, écrit simultanément en français et en italien, sortira en avril en version française aux Editions d'En Bas, en italien cet été.

Auteure de bande dessinée et illustratrice lausannoise passée par la filière BD des Arts Appliqués de Genève, FANNY VAUCHER a publié plusieurs ouvrages solo, dont le remarquable *Pilules polonaises* (Noir sur Blanc, 2013), ou en collaboration, comme le récent *Les Paupières des poissons* (La Plage, 2018), et est cofondatrice et éditrice du fanzine collectif non mixte de BD La bûche. www.fixement.com



TU ES LA SŒUR
QUE JE CHOISIS
et avec toi je suis
encore plus



«Tu es la sœur
que je choisis»

Alors que les discriminations sociales que subissent les femmes seront dénoncées le 14 juin prochain lors d'une grève féministe dans toute la Suisse, des écrivaines et illustratrices de Suisse romande se sont emparées du sujet sous forme littéraire et artistique. Récits, poèmes, théâtre, elles livrent des textes où s'expriment des sensibilités différentes. Jusqu'en juin, *Le Courrier* publiera une fois par mois une sélection de ces contributions. Toutes seront réunies dans le recueil *Tu es la sœur que je choisis*, à paraître cet automne en coédition avec les Editions d'en bas.